

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



L'ici et l'ailleurs étranges

Bernard Assiniwi, *Ikwé la femme algonquienne*, Hull, Vents d'Ouest, 1998, 104 p.

Collectif, *Un Lac, Un Fjord IV*, Chicoutimi, JCL, 1997, 142 p.

Luc Gauthier-Boucher, *Quelques brins d'herbe sur une tombe*, Ottawa, Le Nordir, 1997, 156 p.

Geneviève Forest

Numéro 91, automne 1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37960ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Forest, G. (1998). Compte rendu de [L'ici et l'ailleurs étranges / Bernard Assiniwi, *Ikwé la femme algonquienne*, Hull, Vents d'Ouest, 1998, 104 p. / Collectif, *Un Lac, Un Fjord IV*, Chicoutimi, JCL, 1997, 142 p. / Luc Gauthier-Boucher, *Quelques brins d'herbe sur une tombe*, Ottawa, Le Nordir, 1997, 156 p.] *Lettres québécoises*, (91), 33–34.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1998

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Bernard Assiniwi, *Ikwé la femme algonquienne*, Hull, Vents d'Ouest, 1998, 104 p., 14,95 \$.
Collectif, *Un Lac, Un Fjord IV*, Chicoutimi, JCL, 1997, 142 p., 14,95 \$.
Luc Gauthier-Boucher, *Quelques brins d'herbe sur une tombe*, Ottawa, Le Nordir, 1997, 156 p., 18 \$.

L'ici et l'ailleurs étranges

Des voyages dans le temps, dans l'espace ou la culture,
il restera toujours quelque chose. Mais quoi donc ?

NOUVELLE
Geneviève Forest

LA NOUVELLE EST SANS DOUTE L'UN des avatars du conte, et ces deux formes de textes brefs ont même tendance, chez certains auteurs, à se confondre. Les recueils choisis pour cette chronique en offrent plusieurs exemples, avec cependant des résultats plus ou moins convaincants.

La culture amérindienne

Ainsi, l'univers et l'esthétique de Bernard Assiniwi, lauréat du prix Québec-Paris avec *La saga des Béothuks* (Leméac/Actes Sud, 1996), ressortissent plus volontiers au conte qu'à la nouvelle. C'est d'ailleurs la

particularité de cet auteur qui a fait son entrée en littérature avec des livres comme *Anish-Nab-Bé, contes adultes du pays algonkin* (Leméac, 1971) et *Sagana, contes fantastiques du pays algonkin* (Leméac, 1972). On retrouvera un esprit et une manière similaires dans *Ikwé*, recueil qui se veut un « travail sur la femme » prolongeant le travail sur l'homme effectué par *Anish-Nab-Bé*.

« Le créateur, l'être suprême, l'esprit de l'esprit d'Anish-Nah-Bé, lui avait donné un contraire : un être différent de lui et pourtant semblable », lira-t-on tout au début. Il s'agit bien sûr d'Ikwé — la femme —, dont le nom signifie

en fait « moins important ». Ikwé, c'est l'Ève amérindienne dont Assiniwi établit la genèse en huit textes fondateurs. D'abord, elle découvre le monde comme il va, constate que la « vieille Akki, la terre, pourvoyait à tous les besoins des Amik-Ininis, ceux du castor », et qu'Anish-Nah-Bé « se prétendait plus fort, plus utile à la communauté et plus intelligent ». Féminisme primitif : Ikwé, rusée et patiente, montrera à l'homme qu'elle n'est pas moins importante que lui. Puis elle découvrira le pouvoir de la maternité. Dans le troisième texte, elle sera guerrière — un esprit d'homme dans un corps de femme — ; dans le quatrième, elle saura triompher de la tradition sans

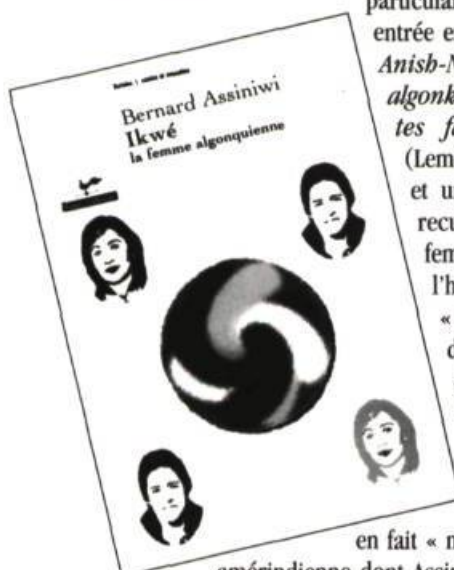
la transgresser ; dans le cinquième, elle apprend qu'« un enfant n'est pas une propriété individuelle, mais une richesse collective »... Pour finir, Ikwé se bat contre la *Loi sur les Indiens*, cette loi abolie depuis peu et qui fut tellement discriminatoire envers les femmes amérindiennes.

Sur la culture et le monde amérindiens, Bernard Assiniwi livre un discours plutôt convenu. La morale, la démonstration et le symbolisme sont systématiques. Les textes, plus humanistes que féministes, visent à rétablir (ou plus simplement à établir) l'équilibre entre les sexes, hommes et femmes ayant une place édictée par l'ordre naturel auquel préside Akki, notamment. De ce discours résulte un recueil mineur constitué de petites fables aussi charmantes qu'agaçantes.

Histoire(s) saguenéenne(s)

La plupart des 13 auteurs qui signent *Un Lac, Un Fjord IV* semblent également friands de contes et de légendes. Et pas plus qu'Assiniwi n'échappent à la systématisation. La faute en incombe sans doute partiellement à ce thème, « 350 ans d'histoire », qui chapeaute le recueil regroupant les textes de membres de l'Association professionnelle des écrivains de la Sagamie (APES). C'est du reste sous la houlette de l'Association qu'a vu le jour, voilà quatre ans, le projet des collectifs thématiques *Un Lac, Un Fjord*.

De cette contrainte sous-entendue dans le titre — contrainte par trop suivie à la lettre, qui impose une géographie et une époque —, les auteurs auraient gagné à se distancier davantage. Or, plusieurs d'entre eux se contentent de plonger dans le patrimoine historique et culturel de la région, et s'adonnent à une littérature du terroir parfois mâtinée de fantastique. Mais de fantastique plutôt traditionnel au demeurant. Maurice Cadet (dont quelques recueils de poèmes ont déjà été publiés aux Écrits des Forges), qui signe le premier texte, tombe dans ce piège ; Cadet, auteur d'origine haïtienne établi dans la région jeannoise depuis trente ans, traite d'une « insaisissable interférence » spatio-temporelle entre Haïti et le Lac-Saint-Jean. Autre télescope du même ordre chez Gil Bluteau, qui met en scène un archéologue effectuant des fouilles au vieux poste de traite de Métabetchouan. On s'étonne enfin de trouver la même tendance chez Alain Gagnon, romancier par ailleurs talentueux, qui propose une nouvelle très légère sur fond d'informatique.



La légèreté apparaît en fait de mise, dans ce recueil où sont regroupées des signatures de calibre inégal. Même les Alain Gagnon, André Girard ou Nicole Houde, qui ont déjà beaucoup écrit, nous livrent des textes assez anodins. Mais il est vrai que le roman leur est plus familier.

Les membres de l'APES éprouvaient « ce besoin, moins d'un retour aux sources que d'une présence aux sources », nous informe-t-on. D'où ces recueils par lesquels les écrivains de la Sagamie ont décidé d'« explorer [leurs] racines ». On ne doute pas que l'exercice permette de rencontrer, quoique sur un mode assez élémentaire, ces racines régionales. Il était néanmoins permis de souhaiter un plus grand investissement, une plus grande recherche dans la nouvelle, qui est quand même le genre revendiqué par ce recueil.

Promenades et fragments

C'est par l'évocation de la mort que commence et se termine *Quelques brins d'herbe sur une tombe*, premier recueil de Luc Gauthier-Boucher. Avec ses diplômes en physique, en littérature française et en administration des affaires, l'homme affiche un parcours pour le moins éclectique. L'épithète s'applique bien, aussi, aux textes qu'il nous propose.

Ceux-ci, parfois, empruntent davantage au récit bref qu'à la nouvelle au sens strict. Ainsi de « Danse macabre », texte aux accents fortement

autobiographiques où le narrateur se remémore le décès de son père survenu le 10 juin 1995 à l'hôpital de Gatineau. Cet hommage au père mort trop jeune après une longue maladie, l'auteur le place en tête de recueil. « Je ne peux pas te redonner la vie, mais grâce à l'écriture je peux prolonger ton souvenir au-delà de ma propre mort », souligne-t-il. Paroles émouvantes certes, mais plutôt banales. « Je ferai de mon mieux pour communiquer aux autres cette rage de vivre qui faisait de toi un père exceptionnel, un modèle », poursuit-il d'ailleurs. La disparition du père est-elle l'événement qui inaugure la venue à l'écriture ? L'auteur enchaîne en tout cas avec « L'ombilic du texte », une réflexion vaguement humoristique sur le geste d'écrire et les aléas de l'inspiration.

L'écriture sera encore mise en scène dans « La gardienne du secret », nouvelle où le narrateur livre à la « feuille blanche » — cette « confidente parfaite » — un certain « épisode marquant » de son enfance, ou dans « Lettre à René ». « Tu connais le genre d'histoires que j'ai l'habitude d'écrire, des histoires courtes, peu vraisemblables, presque fantastiques, mi-nouvelles mi-récits », précise le narrateur à son correspondant. Il sera tentant de voir là une description de la manière même de l'auteur. Manière qui reste à raffiner, si on en juge d'après ce premier recueil dont les nouvelles prennent trop souvent la tournure d'aphorismes, et où le commentaire l'emporte sur la narration.



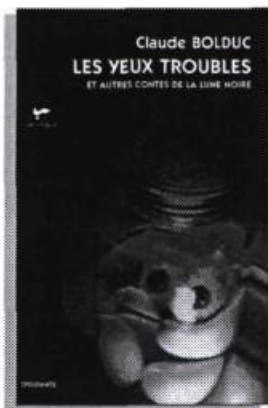
VOTRE PLAISIR DE LIRE : NOTRE PLAISIR DE D'ÉDITER !



Claude Bolduc



Auteur de 4 romans d'horreur pour jeunes. Claude Bolduc a toujours navigué dans les eaux noires du fantastique et de l'épouvante.



Découvrez le nouvelliste de l'épouvante au Québec qui, avec « Les Yeux troubles et autres contes de la lune noire », nous offre une sélection de ses meilleures nouvelles.


Si la soif effrénée de savoir, de gloire et de sexe s'abreuve souvent à la fontaine du Mal... le devoir aussi.

À lire à la chandelle, aux abords d'un cimetière, sous le regard blême de la lune...

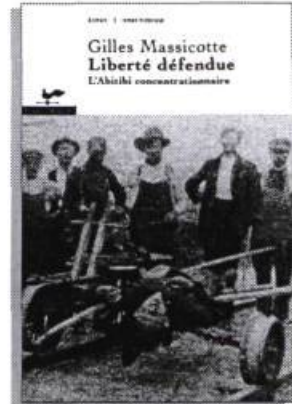
180 pages

18,95 \$

Gilles Massicotte



Ancien inspecteur au service de police de Val-d'Or, enquêteur conseil, Gilles Massicotte publie ici son premier roman.



Le Prix littéraire de l'Abitibi-Témiscamingue 1998. Un roman sur une page méconnue de notre histoire.

En Abitibi, le gouvernement a érigé un camp de concentration pour y interner des immigrants. Dans une langue simple et vivante, Gilles Massicotte nous narre l'histoire de gens qui ont souffert inutilement, pour des raisons qui, aujourd'hui, semblent absurdes, sinon inhumaines.

164 pages

18,95 \$